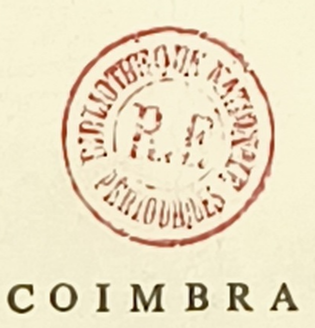
FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS ROMÂNICOS

Vol. XI — Tomo II 1961

REVISTA PORTUGUESA DE FILOLOGIA





COIMBRA

"REVISTA PORTUGUESA DE FILOLOGIA"

Vol. XI, tomo II 1961

SUMÁRIO

Os autores de artigos têm direito a 50 separatas e ao tomo da Revista em que foram publicados.

Os autores de Recensões críticas têm direito a 25 separatas.

UN PHÉNOMÈNE COMPLEXE DE PHONÉTIQUE ROMANE: LE DÉVELOPPEMENT -MN- > -*ND*-

Garumna ou *Garunna?* Quelle est celle de ces deux graphies qui doit être considérée comme étant la plus ancienne, dans la série de celles qui ont désigné le fleuve français bien connu? À Dauzat, qui avait tenté de rapprocher la finale *-omna*, *-umna*, qui serait celle de *Garumna* entre autres, et un *omna*, *onna* d'origine préceltique et passé en gaulois avec la double valeur 'fleuve' et 'source', et qui avait proposé de voir dans cet *-omna*, *-umna* l'équivalent, peut-être ligure, du latin *amnis* (1), Niedermann fit justement observer que, à en juger d'après la meilleure tradition manuscrite de César, de Pomponius Mela, de Pline l'ancien, qui sont les premiers auteurs à mentionner notre hydronyme, la forme originaire paraît bien être *Garunna*, et non *Garumna*, que cette dernière graphie «sich nur an zwei Stellen bei Ausonius in allen massgebenden Handschriften findet, sonst lediglich in codices deteriores», et qu'elle peut s'expliquer comme étant une hypercorrection: «da man wusste — écrivait le savant linguiste suisse —, dass für vulgäres *colunna* korrekterweise *columna* zu schreiben und zu sprechen sei, so glaubten manche, auch *Garunna* in *Garumna* umsetzen zu sollen». Et il terminait en émettant un voeu: «Gerne würde man auch erfahren, wie das Verhältnis von *Garonne* zu dem gleichfalls von *Garunna* abstammenden *Gironde* zu beurteilen ist, worüber sich Dauzat nirgends ausspricht (2)».

---

(1) A. Dauzat, *Les noms de lieux. Origine et évolution.* Paris, 1926, p. 197.

(2) M. Niedermann, compte rendu de l'ouvrage cité de Dauzat, in *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, vol. III (1928), pp. 217-218.

Acceptant de bonne grâce ces observations, et tenant compte du voeu exprimé par Niedermann, Dauzat, dans sa *Toponymie française*, reprit le problème des formes anciennes de *Garonne* (1), et tenta en particulier de résoudre celui que posait le doublet *Garonne-Gironde*. Sans doute ne va-t-il pas jusqu'à accepter la précellence absolue de *Garunna* chez César: mais il admet néanmoins que «c'est *nn* qui est la forme courante par la suite», qu'on la trouve dans la *Table de Peutinger* et chez Grégoire de Tours, et que les formes grecques n'accusent même qu'un seul *n*: *ὁ Γαρούνας*, déjà chez Strabon (*Géogr.*, IV, I) et *ὁ Γαρύνας* (Ptolémée, *Géogr.*, 11,7). Les mentions anciennes de cet hydronyme ayant été recueillies par Holder (2) et partiellement par Ihm (3), et ayant été tout récemment reproduites et glosées par M. P. Barrière (4), je me contenterai de noter que *Garunna* est la forme de beaucoup la plus fréquente, qu'on la rencontre chez Tibulle, chez Ausone, chez Sidoine Apollinaire, chez Fortunat, tandis que *Garumna* n'apparaît que chez Ammien (IVe siècle), dans une épître de saint Jérôme (IVe siècle), et bien plus tard dans la *Vita Theodulphi* (5). Dauzat, par ailleurs, a signalé la graphie *Garunda* à la même époque dans une lettre de Symmaque à Ausone, où il est question de «senex olim *Garundae* alumnus» — ce qui s'applique à notre *Garonne* —, puis bien plus tard dans les *Annales Bertiniani* de la fin du IXe siècle, qui usent de *Garrondam* (6).

Si intéressantes que soient toutes ces mentions, elles ne sauraient néanmoins constituer des témoignages d'une sûreté absolue. Il faudrait en effet, comme Meusel pour le *Garunna* du *De Bello Gallico*, rechercher patiemment, pour chacun des auteurs ou des textes qui mentionnent cet hydronyme, en étudiant la filiation des manuscrits, en confrontant ces derniers, quelle est la graphie originale: il n'est que trop évident, hélas, que le *Garunda* de

(1) A. Dauzat, *La toponymie française*. Paris, 1939, pp. 154-157.

(2) A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, vol. I. Leipzig, 1896, col. 1985-1988. Cet auteur donne *Γαρούνα* pour Ptolémée.

(3) Ihm, in Pauly-Wissowa-Kroll, *Encyclopädie*, vol. VIII, col. 850.

(4) P. Barrière, *Encore "Garonne" et "Gironde"*, in *Revue historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, nouv. sér., t. V (1956), pp. 61-63.

(5) *Acta Sanctorum*, Maii vol. I, p. 96.

(6) A. Dauzat, *op. cit.*, p. 155; P. Barrière, *art. cit.*, p. 63.

la lettre de Symmaque peut être dû, non point à ce personnage, mais plus prosaïquement au copiste médiéval qui nous a transmis le texte de cette lettre, de sorte que nous n'avons peut-être là qu'un témoignage tardif et pour nous de peu de valeur. Mais même s'il était établi que *Garunna* est bien la forme adoptée par les meilleurs manuscrits conservés de César, de Tibulle ou d'Ausone, il n'en résulterait pas nécessairement que ces auteurs eussent utilisé une transcription absolument fidèle de notre hydronyme, tel qu'il était prononcé dans la langue des peuplades vivant sur ces rives : un Bordelais comme Ausone, un Lyonnais comme Sidoine Apollinaire, qui vivait au Ve siècle, ont pu respecter une graphie figée par l'usage, une graphie qui peut-être ne reflétait pas dans tous ses détails la forme originaire.

C'est dire, en un mot, que même l'examen minutieux des formes anciennes *Garunna*, *Garumna* ne peut nous renseigner de façon absolument certaine sur la précellence de l'une sur l'autre. D'où pour nous la nécessité de recourir à un autre mode d'investigation : l'examen interne, l'anatomie phonétique de notre hydronyme et de ses homonymes, lesquels se répartissent en une double série, puisque *Garunna* a abouti d'une part à *Garonne*, et d'autre part à *Gironde*, celui-là ayant conservé intact le *ga-* initial, alors que le second avait vu le $g+a$ palatalisé d'où, sur le domaine français, palatalisation du *a* : on s'attendrait du reste plutôt à *Géronde*, le *Gi-* posant un problème délicat.

Or ces deux types, on ne l'a pas suffisamment remarqué, se rencontrent chacun dans une vaste aire du galloroman. Même s'il faut exclure de notre liste la *Gironde* des Hautes-Alpes qui est, comme l'a remarqué M. Lebel, une *Gérendoine*, *Jarentonna* en 1091 (1), et même si on laisse de côté des toponymes comme *Gironde* (comm. de Cours, Lot ; comm. de Châteldon, Puy-de-Dôme ; comm. de St-Genest-d'Ambière, Vienne), *Girondelle* (Ardennes), *Girondière* (Loire), énumérés par M. Lafon (2), mais dont les rapports avec notre hydronyme ne sont pas duement établis,

(1) P. Lebel, *Principes et méthodes d'hydronymie française*, in *Publications de l'Université de Dijon*, XIII. Paris, 1956, p. 65 ; cfr. p. 141.

(2) R. Lafon, *Sur les noms "Garonne" et "Gironde"*, in *Revue historique de Bordeaux...*, nouv. sér., t. t. IV (1955), p. 184.

il n'en reste pas moins une *Gironde*, affluent de gauche de l'Orge (Seine-et-Marne); quatre *Gironde* dans celui de l'Aube, soit un ruisseau affluent de gauche de l'Armance, un autre qui se jette dans l'Aube à l'est d'Arcis, un troisième, affluent de gauche de l'Auzon, et un dernier, affluent de droite de ce même Auzon (1); une *Gironde*, ruisselet de Seine-et-Oise; une *Gironde*, appelée aussi Pisseleu, affluent de la Mare (Marne) (2); une *Gironde*, qui a sa source à Charmoy (Côte-d'Or) et qui se jette dans l'Ouche à Barbirey (3); *Géronde*, nom d'une colline sur laquelle s'élevait un monastère, entre Chippis et Sierre (Valais), *Gyrundam* en 1233, *Gironda* en 1271 (4); une *Gironde*, dans l'Ardèche, autre nom du Dardaillon, qui porte ses eaux à l'Escoutay. — Quant au type *Garonne*, il est représenté tout d'abord par le nom du grand fleuve du sud-ouest de la France, puis par deux *Garonne* du département du Gard — un ruisseau qui se jette dans le Contry, ou Conturby, et un torrent qui descend des collines de Garons vers la plaine de Saint-Gilles (5) —, par une *Garonne* qui naît sur territoire d'Argelliers (Hérault) et se perd dans la Mausson (6), par une *Garonne*, ruisseau qui coule sur territoire de Brouac (Aude) (7), et enfin

---

(1) Th. Boutiot et E. Socard, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube. Paris*, 1874, p. 73.

(2) A. Longnon, *Dictionnaire topographique du département de la Marne.* Paris, 1891, p. 116.

(3) A. Roserot, *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or.* Paris, 1924, p. 185.

(4) E. Tagmann, *Toponymie et vie rurale de la région de Miège* (*Haut-Valais romand*), in *Romanica Helvetica*, vol. 36. Erlenbach-Zurich, 1946, pp. 41 et 82; H. Jaccard, *Essai de toponymie. Origine des noms de lieux habités et des lieux dits de la Suisse romande*, in *Mémoires et Documents p. p. la Société d'histoire de la Suisse romande*, 2e sér., t. VII. Lausanne, 1906, p. 186.

(5) E. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard.* Paris, 1868, p. 97.

(6) E. Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault.* Paris, 1865, p. 72.

(7) Abbé Sabarthès, *Dictionnaire topographique du département de l'Aude.* Paris, 1912, p. 160. M. R. Lafon, *art. cit.*, p. 185, ajoute à la série des *Gironde* le nom d'un torrent du département des Alpes-Maritimes, affluent de l'Estéron, qui se jette lui-même dans le Var. Mais cette *Gironde*, sur laquelle je ne possède d'autres renseignements, me semble douteuse, pour la

par le nom de la *Garonne* torrent côtier qui se jette dans la Méditerranée à Saint-Raphaël (Var). En Espagne, M. Menéndez Pidal a noté l'existence — je ne fais état que des cours d'eau — de «dos ríos llamados *Garona* en el valle alto del Cinca», d'un «río *Garona* que desagua en la margen izquierda del Gállego», et enfin d'une *Guareña, Garona* en 1116 et 1140, *Garonna* en 1156, qui naît dans la province de Salamanque et se jette dans le Duero près de Toro (1).

Etant donnée l'extension de ces deux aires, il ne peut être question, comme l'a proposé Dauzat, d'expliquer le développement -UMNA > *-onde* par un simple fait de phonétique gasconne. Ce savant, en effet, remarquant que le gascon offre dans une partie de son domaine la réduction à *n* du groupe intervocalique latin -ND-, phénomène qui, ajoute-t-il, ainsi que tous les «ibérismes, dut avoir, à l'origine, une extension plus grande qu'à l'heure actuelle», et admettant que «sous l'Empire romain, sur les rives de la Garonne, les prononciations **responnere*, **mannare*... pour RESPONDERE, MANDARE... étaient jugées vicieuses par un nombre de personnes de plus en plus important à mesure que la romanisation gagnait en extension et en qualité», a admis que *Garunna* dut produire l'impression d'un ibérisme, si bien que «sur le modèle de *mandare*, *respondere*... on restitua une forme *Garunda* jugée plus latine». En un mot, *Garunda Garunna* ne serait autre chose qu'une fausse régression, qu'une hypercorrection (2). Mais si cette hypothèse peut à la rigueur expliquer le voisinage, aux alentours de Bordeaux, de *Garunna* d'un côté et de *Garunda* > *Gironde* de l'autre, elle est absolument insuffisante pour rendre compte des multiples *Girondes* qui, de l'Ardèche au Valais et

---

bonne raison qu'elle coule dans la zone où G init. + A reste *ga-*. Sans doute, d'après P. MEYER, *C et G suivis d'A en provençal*, in *Romania*, t. XXX (1901), pp. 397-398 la palatalisation du G + A init. a-t-elle affecté un territoire qui s'étendait jadis plus au sud du domaine qu'elle occupe aujourd'hui, jusque dans la haute vallée du Verdon, à Colmars par exemple: n'empêche que, malgré cela, cette *Gironde* se trouve encore en dehors de la zone G + A > *gi-*. S'agirait-il d'une dénomination savante et récente?

(1) R. MENÉNDEZ PIDAL, *Toponimia prerrománica hispana.* Madrid, 1952, pp. 51-53.

(2) A. DAUZAT, *op. cit.*, p. 156.

jusqu'aux alentours de Paris, occupent une zone étendue où une influence ibère est plus qu'improbable. Sans doute Philipon, qui savait tout des Ibères, les a-t-il promenés de l'est à l'ouest de l'Europe, et a parlé (en se retranchant, il est vrai, derrière les témoignages des sources d'Aviénus) en particulier de ce temps où leur empire allait de la Gaule à la mer du Nord, territoire où de nombreux hydronymes constitueraient des preuves certaines de leur passage : n'empêche que ç'aurait été, durant la seconde moitié du Ve siècle avant notre ère, la région située entre le Rhône et les Pyrénées — Scymnus de Chio par exemple nous montre les Phocéens de Marseille allant fonder 'en Ibérie' leurs colonies de Rhodanusia et d'Agde — qui aurait été le plus densément occupée par les Ibères, bientôt mélangés du reste aux Ligures (1). Or comment se fait-il que ce soit là précisément la zone où *Garunna* est restée *Garonne*, tandis que *Gironde* se rencontre presque exclusivement dans l'est et le centre nord de la Gaule, où la présence des Ibères est bien problématique ?

Il faut donc chercher autre chose, et voir si peut-être le vocabulaire toponymique, et surtout le lexique de la langue courante, nous offrent des cas d'un passage de -NN- à *-nd-*, ou de -MN- à *-nd-*. Mais du premier de ces phénomènes je n'ai trouvé qu'un seul exemple, peu concluant du reste : celui de l'*Aronde*, affluent de l'Oise (2), dénommé *Aronna* en 861 (3) et dans une *Vita sancti Amandi*. Mais selon Krusch cette dernière mention n'est nullement assurée — il s'arrête pour son compte à la graphie *Oronna*,

---

(1) Ed. PHILIPON, *Les Ibères*. Paris, 1909, pp. 125-130.

(2) A. GROS, *Dictionnaire étymologique des noms de lieu de la Savoie*. Belley, 1935, p. 54, et avant lui Ch. MARTEAUX, *Noms de lieux liguro-celtiques en Haute-Savoie*, in *Revue Savoisienne*, 38e année (1897), p. 41, rapproche du nom de l'*Aronde* celui de l'*Arrondine*, affluent de l'Arly, pour lequel les formes anciennes font totalement défaut. D'autre part Ch. MARTEAUX et M. LEROUX, *Boutae. Les Fins d'Annecy*. Annecy, 1913, p. 379, note 4, joignent aux hydronymes précédents celui de l'*Arandaz*, qui coule près de St-Julien (Haute-Savoie), *Aronda* en 1305.

(3) Dom M. BOUQUET, *Recueil des historiens des Gaules*, t. VIII, p. 565. A. HOLDER, *op. cit.*, vol. I, col. 219, mentionne cette même forme qu'il tire d'une *Vita sancti Amandi Trajectus episcopi* (*Acta Sanctorum*, Febr. I, p. 853 ; Dom BOUQUET, *op. cit.*, t. III, p. 535).

note les variantes *Oronnam, Orannam, Oronam, Aronam, Aronnam* (1) —, si bien que la forme primitive de cet hydronyme est imprécise : d'Arbois de Jubainville, au surplus, explique *Aronde* par un *ARUMNA (2).

*

Quelques mots courants, par contre, à étymologie des plus claires, nous fournissent de sûrs témoignages du développement -MN- > *-nd-*.

Etudiant dans son *Französisches etymologisches Wörterbuch* les traces laissées sur domaine galloroman par le lat. COLUMNA, M. von Wartburg y note, à côté évidemment du type *colonne* dans tout ce territoire, de deux types aberrants, *colombe* et *colonde*. Le premier se rencontre déjà dans la *Chanson de Roland* — à Saragosse, les sujets de Marsile vaincu sur le Sebre s'en prennent à leur dieu Apollin, auquel ils enlèvent sceptre et couronne, après quoi 'Par les mains le pendent sur une *culumbe*' (vers 2586) — et dans d'autres textes médiévaux, en ancien provençal sous la forme *colomba*, et jusqu'à nos jours à Lézignan avec *couloumbo* 'colonne'. Muni de sens plus spéciaux, on le retrouve en moyen français et en français moderne et, sporadiquement, à Tôtes (Seine-Inférieure), en Anjou, dans le Berry, l'Aunis, la Saintonge, en ancien provençal de nouveau, et aujourd'hui encore dans l'Aveyron (3). C'est à dire, en gros, dans le nord-ouest et l'ouest de la France, et çà et là en domaine occitanien. Seul fait exception un *colonbe* 'colonne' mentionné dans un compte de 1388-1390 relatif à des travaux exécutés alors au château de Ripaille (Haute-Savoie) (4) : mais, étant donné que ces travaux furent faits par un entrepreneur dénommé Jean de Liège, on peut se demander si, plutôt qu'à un terme local, nous n'aurions pas affaire à un mot technique, venant d'ailleurs, usité par ce maître d'oeuvre.

---

(1) *Monumenta Germaniae historica, Scriptorum rerum merovingicarum* t. V. Hannoverae et Lipsiae, 1910, p. 447.

(2) H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2e édit., t. II. Paris, 1894, p. 173.

(3) *FEW*, vol. II, pp. 933-934.

(4) M. BRUCHET, *Le château de Ripaille*. Paris, 1907, p. 600.

Le type *colonde*, au surplus, nous intéresse davantage. Si l'on en juge d'après les nombreux matériaux recueillis par le *FEW*, il n'apparaît jamais sur territoire galloroman, sauf en franco-provençal, avec le sens de 'colonne, pilier': l'ancien provençal *coronda* (Albi) a la valeur, en effet, de 'pièce de bois posée à plomb dans une sablière'; on rencontre cette forme en divers points du sud de la France avec la signification de 'solive', 'poutre', 'pièce de bois servant à tenir une éclisse', 'poteau placé dans une sablière', 'barreaux de bois qui séparent le bétail des crèches installées dans les granges' et, dans des dérivés, de 'montant de porte', 'seuil', 'colombage', 'cloison en planches' 'cloison en briques et en bois', 'cloison' en général (1). Mais c'est en franco-provençal surtout que *colonda* est bien attesté, du moyen âge à nos jours, et surtout avec son sens originaire de 'colonne', 'pilier'. Le *Cartulaire de Notre-Dame de Lausanne* mentionne, déjà, en 1226 et 1228, un 'Petrus des *Colundes*' comme habitant à Grange-Marnant (Vaud) (2); Pierrehumbert a recueilli un cas de *colunda* 'pilier', 'étai' dans un document de Fribourg datant de 1442 et dans une mention de 1454 provenant d'Orbe (Vaud) (3); en 1476, le même mot réapparaît à Fribourg dans un article de compte où il est question d'une somme due par les gens d'Illens, 'lesquelx l'on n'a peu jamaix recouvrer', si bien qu'on l'a inscrite 'en la *colunda* dez debtez de la ville' (4), phrase où *colunda* a incontestablement la valeur de 'demi page d'un livre de compte, où sont inscrits en colonnes les doits ou les avoirs'; un peu plus tard, les *Mémoires de Pierrefleur*, qui datent du début du XVI[e] siècle et qui proviennent d'Orbe, usent de *colonde* et du dérivé *collondel* au sens de 'colonne' (5), sens que l'on retrouve, toujours d'après Pierrehum-

---

(1) *FEW, vol. cit.*, p. 934.

(2) *Cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Lausanne*, édition critique par Ch. Roth, in *Mémoires et Documents p. p. la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3[e] sér., t. III. Lausanne, 1948, pp. 363 et 368.

(3) W. Pierrehumbert, *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*, fasc. III, Neuchâtel, 1923, p. 682.

(4) A. Büchi, *Freiburger Akten zur Geschichte der Burgunderkrieg* (1474-1481), in *Freiburger Geschichtsblätter*, vol. XVI (1909), p. 75.

(5) *Mémoires de Pierrefleur*, édition critique par L. Junod, thèse de Lausanne. Lausanne, 1933, pp. 204 et 140.

bert, à Neuchâtel en 1617 et 1660, ainsi qu'à Bevaix en 1628, sous les formes *collonde*, plur.-*es* (1). Dans les parlers modernes, si Bridel se contente d'enregistrer *colonda* 'colonne' sans indication d'origine (2), de même que Haefelin accueille pour le fribourgeois la forme *colonda* sans qu'il détaille les endroits d'où elle provient (3), d'autres informations plus précises ne manquent heureusement pas. Pour le Valais, Gilliéron est seul à signaler *kolõda* 'poutre verticale' et le dérivé, *kolõde* 'poteau' à Vionnaz (4): mais notre mot, tant dans son acception originaire que dans des valeurs secondaires, apparaît très fréquemment dans le canton de Vaud. Odin donne en effet *kolõda* à Blonay (5), Gignoux a recueilli *kolõde* 'poutres de pressoir' à Cully, Lutry, Chexbres, Jongny, St-Légier, Vauffelin, Bonvillars et Chabrey (6), et M. H. Schmidt *kolõda* 'poteau de barrière' à Corsier et à Penthalaz (7). Pour Neuchâtel, Haefelin est une fois de plus assez vague (8), mais Greuter l'est beaucoup moins, alors qu'à propos du mot *éd* 'en' il précise que *kolèd* se retrouve non seulement dans le glossaire que Quinche a recueilli du patois de Valangin, mais encore à Lignières et à Dombresson, et que le Val de Travers disait *kolõda* (9). Pour le canton de Fribourg enfin, M. Schmidt mentionne *kolõda* à Châtel-St-Denis et à Estavayer-le-Lac. On

---

(1) W. Pierrehumbert, *op. cit.*, p. 136.

(2) Bridel, *Glossaire des patois de la Suisse romande*, in *Memoires et Documents*..., t. XXI. Lausanne, 1866, p. 80.

(3) Fr. Haefelin, *Les patois romans du canton de Fribourg*. Leipzig, 1879, p. 51.

(4) J. Gilliéron, *Patois de la commune de Vionnaz* (*Bas-Valais*), in *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, sciences philologiques et historiques*, fas. 40. Paris, 1880, p. 159.

(5) L. Odin, *Glossaire du patois de Blonay*. Lausanne, 1910, p. 267.

(6) L. Gignoux, *La terminologie du vigneron dans les patois de la Suisse romande*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. XXVI (1902), p. 238.

(7) H. Schmidt, *Die Bezeichnungen von Zaun und Hag in den romanischen Sprachen und Mundarten*, I. Teil: Westschweiz, thèse de Zurich, Heidelberg, 1933, p. 45 § 65.

(8) Fr. Haefelin, *Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz*, I. *Die Neuenburger Mundart*. Berlin, 1874, p. 59.

(9) O. Greuter, *Georges Quinche. Le temps d'autrefois*, thèse de Zurich. Zurich, 1914, p. 80, note 3.

peut donc affirmer que presque toute la Suisse romande franco-provençale, sinon toute, connaît encore ou a connu la forme qui nous intéresse.

Pour l'autre extrémité de la Suisse, Salvioni a voulu voir dans un *colond, colund* de Poschiavo un *columna* devenu masculin (1). Forme doublement isolée, certes, mais qui l'est bien moins quand on constate que le type *colonda* est fort bien représenté au sud des Apennins, des environs de Lucques jusqu'à Rome, et qu'il n'est séparé de Poschiavo que par une aire *cologna* dont nous reparlerons. Si bien qu'on est tenté de voir dans *colond*, une fois de plus (2), un trait archaïque alpin qui ne serait que l'ultime reste d'une aire beaucoup plus vaste, coupée en deux il y a longtemps par une innovation qui a recouvert toute la plaine padane. Le fait est, en tout cas, que Pieri a noté *kolonda,* à côté du reste de *kolonna,* dans le parler de Gombitelli (Lucques) (3), et que *colonda* existe aussi en ancien ombrien: Monaci mentionne, dans un manuscrit d'Assise datant du XIVe siècle de la *Lauda dei disciplinati di Gubbio e d'Assisi* un *colonda* correspondant au *colompna* du manuscrit de Gubbio fournissant le même texte (4), ainsi qu'un '*colonda* penta', 'colonna dipinta' en ancien pérugin (5). M. Schiaffini, de son côté, a noté à plusieurs reprises *colonda* dans la *Cronaca* de Graziani et dans celle de Matarazzo (6); et cette forme se retrouverait jusque dans des parlers romains actuels, où elle est toutefois susceptible, comme nous le verrons, d'une explication particulière.

Colonda, cependant, apparaît en Sardaigne dans les *Statuti*

---

(1) C. Salvioni, *Il dialetto di Poschiavo. A proposito di una recente descrizione*, in *Rendiconti dell'Istituto lombardo*, ser. IIa, vol. 39 (1906), p. 508.

(2) Cf. là-dessus P. Aebischer, *La finale e du féminin pluriel italien. Etude de stratigraphie linguistique*, in *Studi linguistici italiani*, vol. I (1960), p. 45.

(3) S. Pieri, *Il dialetto di Gombitelli nella provincia di Lucca*, in *Archivio glottologico italiano,* vol. XIII (1891-1894), p. 320.

(4) E. Monaci, *Crestomazia italiana dei primi secoli,* nuova ediz... di F. Arese, Roma, etc., 1955, n.o 159, VI, vers 79.

(5) G. I. Ascoli, *Ricordi bibliografici*, in *Archivio glottologico italiano,* vol. III, p. 447.

(6) A. Schiaffini, *Influssi dei dialetti umbro-meridionali sul toscano e sulla lingua letteraria,* in *L'Italia Dialettale,* vol. IV (1928), p. 101.

sassaresi (1), et est enregistrée dans le dictionnaire de M. M.-L. Wagner, qui note du reste qu'il s'agit d'un mot peu connu, étant donné que Spano donne *colondra* 'colonne' pour Cúgleri, où l'on ne connaît plus aujourd'hui que *kulúnna*. N'empêche qu'il accueille un verbe *akkolondrare* 'respingere le bestie al muro' en logoudorien (2), forme qui suffit, avec un *colonda* de Nuoro, à montrer que ce type n'est pas inconnu dans l'île.

Et il a dû exister jusque dans le roman de Dalmatie. Skok, en effet, a remarqué que les écrivains serbo-croates, utilisant le dialecte tchakave, à partir de Marulic, emploient «*columna* in einer Form, die wegen des Übergangs des anbetonten *o* in den velaren Halblaut, der nachher schwindet, als sehr alt zu betrachten ist. Sie zeigt ferner den Übergang des betonten *u* in ǫ, gleich wie *kelomna*. Hier aber wurde der zweite dentale Teil der Gruppe von der dissimilatorischen Artikulation ergriffen. Es ist *klonda* s. f. 'Säule', oder, da sich das slavische Geschlecht nach sl. *stup* s. m. 'Säule' richten konnte, *klonad* s. m. Hier haben wir — remarque encore Skok — anstatt des dentalen Nasals den entsprechenden dentalen oralen Laut» et, étant donné que le slave de l'archipel de Zadar possède le terme *klunda* 'Brotschnitt', il conclut que «man muss daher für das romanische Mitteldalmatisch auch die Form *kolonda* ansetzen, die in den italienischen Dialekten im Umbrischen und in Graubünden vorkommt (3)».

La péninsule ibérique elle-même, enfin, a conservé elle aussi des traces du type qui nous intéresse. En asturien, nous avons des formes *colonda* (4), *colondra* (5), désignant 'cada una de las cuatro columnas o pies derechos que forman las cuatro esquínas del hórreo', formes auxquelles je me contenterai d'adjoindre le *colondra*

---

(1) P. E. Guarnerio, *Gli statuti della repubblica sassarese, testo logudorese del secolo XIV*, in *Archivio glottologico italiano*, vol. XIII (1892-1894), p. 105.

(2) M.-L. Wagner, *Dizionario etimologico sardo*, vol. I. Heidelberg, 1960, p. 365.

(3) P. Skok, *Einiges Neue aus dem Altdalmatischen und dem Serbo-Kroatischen*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. LVII (1937), p. 469.

(4) B. Acevedo y Huelvas y M. Fernández, *Vocabulario del Bable de Occidente*, in *Archivo de tradiciones populares*, vol. III (1932), p. 62.

(5) L. Rodríguez Castellano, *La variedad dialectal del Alto Aller*, Oviedo, 1952, p. 246.

qui, comme l'a relevé M. Ménendez Pidal, «en el vocabulario de Rato significa pieza de madera que se coloca en los tejados para avanzar los aleros (1)», et un *colondro* qui a la même signification. Quant à l'espagnol *corondel*, s. m. 'regleta o listón, de madera o metal, que ponen los impresores en el molde, de alto a bajo, para dividir la plana en columnas', mot que le *Diccionario de la lengua española* (2) tire du bas-latin *columpnellum*, c'est plutôt, comme l'a reconnu M. Corominas, un terme emprunté au catalan *corondell*, qui a le même sens et, en plus, celui de 'colonne de texte d'un imprimé ou d'un manuscrit' (3), terme dont on possède des mentions dès le XV[e] siècle et qui, comme l'a noté ce savant, se retrouve en ancien aragonais, où on le rencontre dans des inventaires de 1373 et de 1405, et plus anciennement encore, en 1263, toujours avec ce même sens de 'colonne de texte', dans un document du sud de la France cité par Du Cange (4). Mais *colonda* lui-même n'est point inconnu du catalan: Alcover mentionne une '*colonda* de finestres' qu'il tire d'un texte valencien de 1428 (5), et M. Corominas rappelle justement un *colonda* du Pallars qui a le sens dérivé de 'montón de hierba guadañada (6)'. Aguilò, de son côté, en plus du *corondell* dont nous venons de parler, enregistre un féminin *corondella*, dans l'expression 'finestres a la *corondella*' pour Majorque, sans qu'il donne de date pour ce seul exemple, qu'il traduit 'finestres amb columnetes' qui se disait aussi, du reste, 'finestres a la *coronella* (7)'.

*

Résistons pour l'instant à la tentation de vouloir expliquer ce type *colunda*, si largement répandu dans presque toutes les

---

(1) R. Menéndez Pidal, *Etimologías españolas*, in *Romania*, vol. 29 (1900), p. 343.

(2) Real Academia española. *Diccionario de la lengua española*, 17[e] édit. Madrid, 1947, p. 356.

(3) *Diccionari Aguilò*, fasc. IV, p. 283.

(4) Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, édit. Favre, t. II, Niort, 1883, p. 419.

(5) A. Alcover, F. de B. Moll, *Diccionari català-valencià-balear*, vol. III, p. 268.

(6) J. Corominas, *El parlar de Cardós i Vall Ferrera*, in *Butlletí de dialectologia catalana*, vol. XXIII (1935), p. 285.

(7) *Diccionari Aguilò*, fasc. IV, pp. 283-284.

langues romanes, et voyons plutôt si nous ne pouvons pas compléter encore notre information, et voir si peut-être l'évolution -MN- -*nd*- n'a pas contaminé d'autres mots. Le tremplin de départ nous est fourni par M. Corominas qui traitant de l'étymologie du verbe *andar* 'aller', a noté un *legunde* < *legumne* 'légume' en espagnol du XIII[e] siècle, rencontré par lui dans le *Libro de los cavallos* publié par Sachs, un valencien *llanda* < LAMNA pour LAMINA, et enfin un *scando* 'escaño' dans le dialecte léonais du Bierzo (1).

Or toutes ces formes, chose curieuse, sont moins isolées qu'elles ne le paraissent. *Legunde*, en effet, a un parallèle dans un *lyõda*, fém. sing. 'toutes sortes de légumes' du patois gruyérien (Fribourg), catalogué erronément par le *FEW* parmi les dérivés de *legumen* (2), mais exactement expliqué par M. Desponds, dans une note du même article, comme représentant un *legumina,* à propos duquel il rappelle notre *kolõda* < *columna* (3).

Quant à LAMINA, ou mieux à sa variante LAMNA bien attestée en latin, cette base a laissé des traces, sporadiques certes, mais néanmoins intéressantes, un peu partout dans l'est de la péninsule hispanique. Mgr Griera a recueilli *llanda* dans diverses acceptions et diverses localités du domaine catalan, soit 'fulla de llautó semblant a una caldera, que serveix per a coure menjar por als animals' à Valence, 'rutlla de ferro que articula els raigs i les corbes de les rodes dels carros i carretes' à Vich et dans le Lusanés, 'objecte que serveix per a portar peix' à Villareal (Castellón de la Plana), et enfin 'torrapà' à Albaida, à l'ouest de Valence (4), ainsi que le plur. *llandes* 'torrapà' dans cette même localité, et 'parts del templà del teler' à Benasal (prov. de Castellón) (5). Et *llanda*, comme l'a noté M. Corominas (6), se retrouve jusqu'à Murcie au

---

(1) J. COROMINAS, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, vol. I, p. 203.

(2) *FEW*, vol. V, p. 246.

(3) *FEW*, vol. et p. cit., note 2.

(4) A. GRIERA, *Tresor de la llengua*, vol. IX, Barcelona, 1946, p. 332.

(5) A. GRIERA, *La casa catalana*, in *Butlleti de dialectologia catalana*, vol. XX (1932), pp. 251 et 258, où figure un dessin représentant le premier de ces objets.

(6) J. COROMINAS, *op. cit.*, vol. III, p. 157.

sud (1), et à Albacete à l'ouest (2). Pour le domaine occitanien et français, je n'en connais pas de trace : mais je me demande s'il ne conviendrait pas d'extraire de l'article *LANDA 'heide' du FEW (3), et d'expliquer par LAMNA au moins deux mots valaisans, *lãnda* 'entablement de champ' à Hérémence (Valais) (4) et *landa* 'bande de terrain' à Montana (5), sens qui s'accordent mal avec celui des autres mots énumérés sous cet en-tête, et qui, aux dires de M. von Wartburg lui-même est «fast durchgehends heide, von stechginster und andern büschen und unkraut bewachsenes land». Les deux mots mentionnés plus haut s'expliquent en tout cas aussi facilement en partant de l'idée de 'bande de terrain allongé en forme de lame' qu'en partant de celle de 'lande', base qui ne paraît pas attestée en Suisse romande, le *lãda* 'pièce de terre longue et étroite' du Chenit (Vaud) enregistré par le FEW n'étant qu'une interprétation inexacte d'une donnée fournie par Piguet, lequel ne mentionne qu'un toponyme *Ləãda* 'pâturage aux abords du Brassus' qu'il rattache arbitrairement au celt. LANDA (6). En ce qui concerne le développement phonétique -MN- > -*nd*-, il n'y aurait aucune difficulté puisque, si le Valais ne connaît plus le type *colonda*, celui-ci est par contre bien vivant, comme nous l'avons vu, dans les régions voisines, Vaud et Fribourg. Reste cependant le danger, le grave péril qu'il y a, à hasarder une étymologie nouvelle sur le seul témoignage de deux formes isolées.

SCAMNUM, lui, n'a pas survécu seulement dans le *scando* 'escaño' du Bierzo : on retrouve le type *scandu* dans diverses variétés dialectales de la Roumanie, région qui jusqu'ici ne nous

(1) J. GARCÍA SORIANO, *Vocabulario del dialecto murciano*. Madrid, 1932, s. v.

(2) A. ZAMORA VICENTE, *Notas para el estudio del habla albaceteña*, in *Revista de Filología Española*, t. XXVII (1943), p. 250. Ce mot y a le sens de 'lámina de hojalata sobre la que se ponen los mantecados y bizcochos en el horno'.

(3) *FEW*, vol. V., p. 158.

(4) L. DE LAVALLAZ, *Essai sur le patois d'Hérémence* (*Valais. Suisse*). Paris, 1935, p. 451.

(5) W. GERSTER, *Die Mundart von Montana* (*Wallis*), thèse de Zurich. Aarau, 1927, p. 47.

(6) A. PIGUET, *Les voyelles toniques suivies de nasale en patois du Chenit*, thèse de Lausanne. Neuchâtel, 1929, p. 29.

avait rien apporté. Si le roumain du nord du Danube ne connaît que *scaun* 'chaise, trône', et l'aroumain *skamnu* (qui, en plus des sens qui précèdent, en a plusieurs autres encore (1), le mégléno-roumain, par contre, a *skand* 'chaise, trône, table' (2), de même que la région de la Crişana, aux environs d'Oradea Mare, dit *skand*, *skau̯nd* (3), et que l'istroroumain connaît *skånd* 'table' (4). Formes du méglénite, de l'istroroumain et du transylvain occidental mentionnées, avec quelques variantes de transcription, par Densusianu, pour qui l'existence de *skånd* en istroroumain «semble prouver que ce dernier parler dérive... du transylv. occidental (5)».

Pour le domaine italien, je ne puis faire état que d'un *scando*, forme ombrienne communiquée, sans indication d'origine, par Monaci à W. Foerster (6). Mais c'est, si je ne fais erreur, dans le lexique toponymique que ce type a résisté dans les Alpes et sur territoire provençal. *Scamnum*, en latin, à côté de ses valeurs habituelles de 'banc', d'où 'table', avait aussi certains emplois techniques attestés par Columelle, ceux de 'glaeba terrae grandior non proscissa' et de 'spatium terrae ligone non fossae, inter duas scrobes'. C'est dire que *scamnum* peut être, ou une motte dépassant légèrement la terre qui l'entoure, ou une bande de terrain qui, du fait qu'il se trouve entre deux fosses, apparaît comme un peu surélevée. On conçoit dès lors qu'on soit arrivé facilement,

---

(1) Je dois ces renseignements, ainsi que ceux qui suivent, à l'amabilité de M. H. Mihăescu. Sur cette forme, voir en particulier P. Papahagi, *Basme aromîne*. Bucureşti, 1905, p. 692, et A. Philippide, *Originea romînilor*, vol. II, Jaşi, 1928, p. 122.

(2) T. Capidan, *Meglenoromînii*, vol. III. Bucureşti, 1935, p. 259.

(3) G. Weigand, in *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*, vol. III (1898), p. 261; cf. *Convorbiri literare*, vol. XX (1887), p. 1017.

(4) S. Puşcariu, *Studii istroromîne*, vol. III. Bucureşti, 1929, index. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3e édit. Heidelberg, 1935, p. 633, n.o 7649, donne *skånd* également pour le Banat: mais cette forme est douteuse, puisque J. A. Candrea, *Dicționarul enciclopedic «Cartea Romînească»*. Bucureşti, 1931, p. 1111, ne mentionne que *scamn* dans ce parler, ainsi que le diminutif *scămnel* 'petite chaise'.

(5) O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. I. Paris, 1901, p. 334.

(6) W. Foerster, *Nachträge zum* bibelot-*Aufsatz*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. XXII (1898), p.510.

et peut-être dès l'époque latine, à désigner par *scamnum* un terrain en terrasse, ou un replain: d'où son utilisation en toponymie.

En Italie, nous avons une localité dénommée *Scanno*, à 15 km au sud de Sulmona, sur une terrasse naturelle située au confluent d'un torrent et du Tasso; plus au sud, une montagne du Cilento porte le nom de *Scanno del Tesoro* (1344 m); pour le bassin de l'Arno, Pieri range sous *scamnum* une série de dénominations telles que *Poggio di Scanno* près d'Antoia; *Valle Scanni* à Cavriglia en 1102, *Iscani* en 1043; *Scana* en 1267 à S. Casciano in Val di Pesa, puis des formes telles que *Val di Scranna* à Salutio, *Pian di Scranna* à Gaville. Et il note encore la présence sur les Apennins bolonais, à Lojano, d'un endroit dénommé *Scanello* (1), qui surplombe le cours supérieur de la Zena. Plus au nord, la configuration même de la plaine padane est une raison majeure pour qu'on n'y trouve aucun dérivé de *scamnum*, base qui du reste, dans cette région d'Italie, a été évincée par **scamnium* (2)—. Et si Kübler ne mentionne pour les Grisons aucun toponyme remontant à notre type, celui-ci paraît avoir laissé deux traces immédiatement au nord, une dans le Liechtenstein, et l'autre à l'extrémité orientale du lac de Zurich, toutes deux, par conséquent, dans une zone jadis romanisée, puis occupée par les Alamans. D'après M. Zopfi, en effet, le nom de lieu liechtensteinois *Schaan*, porté par un gros bourg qui domine la vallée du Rhin, et où

---

(1) S. Pieri, *Toponomastica della Valle dell'Arno*, in *Rendiconti della Classe di scienze morali, storiche e filologiche della R. Accademia dei Lincei*, appendice al vol. XXVII (1918). Roma, 1919, p. 827. Le même savant, *op. cit.*, p. 251, ramène à SCANDĂLA,-ŬLA 'épeautre' des noms de lieux tels que *Scandicci*, *Scannicci*, *Scandalone*, *Scandelaja*, *Scandulaio*: pour les deux premiers au moins, étant donné que l'italien ne connaît que *scandella* pour 'épeautre', et que *scando* 'scanno' est attesté en ancien ombrien, je me demande si une base *scamnum* > *scando* ne serait pas préférable. Un fait intéressant, en tout cas, est que le *Scannicci* de Terriciola est appelé *Scandicci* en 1286 et 1288.

(2) W. Meyer-Lübke, *op. cit.*, édit. cit., p. 633, n.º 7648. A propos de l'évolution normale de -MN- > *-nn-* en italien, M. G. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, vol. I. Bern 1949, p. 444, § 268, remarque que «sehr eigenartig ist in Oberitalien in einigen Wörtern der Wandel zu *ñ*, vgl. ven. *skaño*, istr. trent. š*kaño*, lomb. piem. *skañ*, bei den Galloitalienern in Lukanien (Picerno) š*kañə*», et que «der Grund fur die auffällige Palatisierung bleibt zu suchen».

l'on a retrouvé récemment les fondations d'un *castrum* romain, représenterait SCAMNUM; et le nom de la localité saint-galloise de *Schännis*, écrit *Scennins*, *Schennines* au moyen âge (1), proviendrait d'un diminutif *SCAMNINO, qui, à l'époque rhétoromane, aurait pris la forme plurielle **Scamninas* (2), dénomination due non point peut-être au fait que l'endroit se trouve dans la zone de l'ancien cours de la Linth, d'où sa signification de 'très petit banc de sable', mais à sa position qui domine légèrement la plaine alluviale qui aboutit au lac.

Etant donné que *scamnum* a pu former des toponymes, et que le type *scando* a dû exister tant dans la partie orientale de la Romania que dans la péninsule ibérique, on ne peut exclure qu'il ait vécu ailleurs encore, dans l'aire plus compacte que nous avons reconstituée pour *colunda*. Or le Valais a deux *Chandolin* et un *Chandoline*, le premier occupant une position extrêmement pittoresque, sur une terrasse à 1920 m d'altitude, d'où l'on domine presque toute la partie supérieure du Val d'Anniviers, le second s'étageant en pente douce, à 818 m d'altitude, au-dessus des profonds ravins où coule la Morge de Conthey; le nom de *Chandoline* enfin, peut-être moins ancien que les précédents, étant porté par un groupe de maisons sis sur la rive gauche du Rhône, à l'endroit où aboutit dans le fond de la vallée la côte montagneuse sur laquelle sont disséminés les Mayens de Sion. Meyer signale même un troisième *Chandolin*, dans le Val d'Hérens sur territoire de St-Martin (3): je n'ai pas d'autre renseignement sur ce lieu dit.

Les mentions anciennes des deux *Chandolin* dont je retiens le témoignage ne datent que du XIIIe siècle: celui de Savièse est appelé *Escandulyns* vers 1250, et celui d'Anniviers apparaît exactement sous la même graphie à la même date, un «Leonardus de *Eschandulins*» en 1221 et un «Johannis de Crista d'*Eschandulins*»

---

(1) W. GÖTZINGER, *Die romanischen Ortsnamen des Kantons St. Gallen*. St. Gallen, 1891, p. 77.

(2) Fr. ZOPFI, *Die Namen der glarnerischen Gemeinden*, in *Jahrbuch des historischen Vereins des Kantons Glarus*, vol. 50 (1941), p. 31, note 3.

(3) L. MEYER, *Untersuchungen über die Sprache von Einfisch im* 13. *Jahrhundert nach dem Urkundenregister der Sittner Kanzlei*, in *Romanische Forschungen*, t. XXXIV (1914), p. 546, et thèse de Fribourg, Erlangen, 1914, p. 68.

en 1267-1276 (1) portant des noms d'origine qui ne sont pas sûrement identifiables. Quant aux étymologies proposées pour ce toponyme, elles sont aussi nombreuses que sans valeur. Jaccard, après avoir pensé à un composé de *champ* et d'un «celtique *dol* 'table'» — ce qui donnerait, dit-il, le sens de 'champ sur un plateau (2) — se rabat sur la solution imaginée par Gatschet il y a près d'un siècle (3), qui avait rapproché *Chandolin* du français *échandoles* 'bardeaux': il s'agirait donc de 'hameaux dont les maisons sont recouvertes de bardeaux, d'échandoles..., par opposition aux localités moins élevées dont les maisons sont couvertes en ardoises', solution que paraît adopter aussi Meyer (4), qui se contente d'ailleurs prudemment de mentionner le mot latin SCANDULA 'Schindel', mais aussi 'Spelt'. Etymologie impossible pour deux raisons: d'abord parce que SCINDULA + OLU + INU ne peut signifier que 'tout petit bardeau', ce qui ne peut s'appliquer à un lieu habité de quelque importance; ensuite, et surtout, parce que le type *échandole*, sous la forme *echandèl*, est inconnu au Valais, de même qu'à toute la partie franco-provençale de la Suisse française, et qu'on ne la rencontre que dans le Jura bernois, dont les patois se rattachent aux parlers lorrains. Impossible aussi de voir dans *Chandolin* un dérivé de SCANDALA 'épeautre', puisque ce type a été improductif en Suisse romande, qui pour cette céréale ne connaît que des mots remontant à SPELTA. Invraisemblable enfin la solution proposée par Muret qui, sacrifiant à l'une des modes courantes alors qu'il écrivait, a vu dans nos *Chandolin* un dérivé du gentilice *Scandalius*, *Scandilius* (5), qui a le double tort d'être des plus rares, et de ne pouvoir rendre compte phonétiquement

---

(1) J. GREMAUD, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, t. I, in *Mémoires et Documents p. p. la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XXIX. Lausanne, 1875, pp. 452, 455 et 230; le même, *op. cit.*, t. II, in *Mémoires...*, t. XXX. Lausanne, 1876, p. 169.

(2) A. GATSCHET, *Ortsetymologische Forschungen*. Bern, 1867, p. 186.

(3) H. JACCARD, *op. cit.*, pp. 71-72.

(4) L. MEYER, *op. cit.*, *loc. cit.*

(5) E. MURET, *De quelques désinences de noms de lieu particulièrement fréquentes dans la Suisse romande et en Savoie*, in *Romania*, t. XXXVII (1908), p. 32.

de notre toponyme: on concevrait mal que plusieurs Latins appartenant à la même *gens* soient allés fonder des établissements dans les régions sauvages où se trouvent aujourd'hui nos *Chandolin*.

La remarque de Meyer, que «das häufige Vorkommen [de ces toponymes] in der gleichen Gegend scheint aber eine Sachbezeichnung, die auch von phonetischen Erwägungen gestützt werden muss», est l'expression même de la bonne méthode à suivre. *Scandalius*, *scandula* et *scandala* étant exclus, on est amené à se demander si l'on ne serait pas en présence de l'utilisation toponymique de SCAMNUM (>*scandum*) au sens de 'replain, plateau', dont nous avons constaté l'existence dans l'Italie méridionale et centrale, ainsi qu'au nord du domaine rhétoroman. Si *colonda* n'est pas ou n'est plus connu en Valais, nous y avons *Géronde*: et nous avons un autre toponyme encore qui semble prouver que l'évolution -MN- > *-nd-* s'y est manifestée jusqu'en plein moyen âge, *Pravidonda*, hameau de la commune de Salins, à très peu de distance de Chandoline. Ce composé a comme second élément *vidonda*, c'est-à-dire VICEDOMNA, et signifie par conséquent 'pré de la vidamesse', le masculin VICEDOMNU se retrouvant, lui, dans deux autres toponymes, *Vedondoz* pâturage d'Hérémence, *Védõdo* en patois local (1), et le *Vidondoz*, lieu dit de Noville (Vaud). Forme qui se rencontre également comme nom commun: Jaccard (2) mentionne entre autre un «Giroldus li *Vidondos* de Vercorens» (Valais) en 1303, et un «noble... André Joffrey, *vidonde* de Chastel Saint Denis» (Fribourg) en 1596 (3).

Chandolin, du reste, est peut-être moins isolé qu'il ne paraît dans la toponymie galloromane. Notons tout d'abord que SCAMNUM existe en provençal moderne, avec *escan*, *eschan* (en Dauphiné), s. m. qui, en plus du sens de 'aspe, dévidoir', a aussi celui de 'espace labourable entre deux rangées de vigne' (4), qui est celui également, d'après Mistral — nous ne disposons malheureusement pas encore, sur ce point, de l'article du *FEW* — des

---

(1) L. de LAVALLAZ, *op. cit.*, p. 428.

(2) H. JACCARD, *op. cit.*, p. 362.

(3) D. MARTIGNIER, *Vevey et ses environs dans le moyen âge*. Lausanne, 1862, p. 84.

(4) Fr. MISTRAL, *Dictionnaire provençal-français*, t. I., p. 980.

escamp, eichamp dauphinois (1). Et, d'autre part, on rencontre dans le sud de la France quelques toponymes, démunis de formes anciennes mais aussi d'étymologie, qui pourraient s'expliquer par un *scand-* < SCAMNUM : dans le département de l'Hérault, en effet, entre Lunas et Lodève, et jusqu'au Caylar, s'étend le Plateau de l'*Escandolgue* — on trouve aussi les graphies *Escandogue* et *Escandorgue* —, chaînon des Cévennes qui se détache du Causse de Larzac sous la forme d'abord d'une étroite crête, et qui se termine à la hauteur de Bédarrieux par une suite de légers élargissements. Le même département, sur territoire de Villecelle, a une ferme qui porte le nom d'*Escandoune* ou *Escandonne* (2); et, dans le département voisin de l'Aveyron existe une commune dénommée *Escandolières*.

*

Voilà donc les éléments que j'ai pu recueillir pour tenter, sinon de résoudre, du moins de poser le problème du développement de -MN- en *-nd-*. Eléments bien réduits en nombre, affleurant dans les régions les plus diverses de la Romania, à des époques diverses aussi; éléments qui apparaissent tantôt dans des parlers de type archaïque le plus souvent, tantôt dans des textes médiévaux, tantôt encore dans des toponymes figés, ou enfin dans un emprunt du serbo-croate au vieux roman de Dalmatie.

L'aire la plus étendue et la mieux fournie est constituée par le type *colonda, -dra*, vivace encore en provençal—d'où sans doute il a pénétré en catalan et en asturien — et en franco-provençal, et que l'on retrouve en italien et, comme emprunt, jusqu'en serbo-croate. Si *scando*, lui, n'est plus représenté dans le sud de la France et en Valais que par les noms de lieux dont l'interprétation n'est après tout que vraisemblance, mais non certitude, il apparaît néanmoins, tout sporadiquement que ce soit, en ancien espagnol, en ombrien, en istroroumain et dans d'autres parlers se rattachant au latin d'Orient. Le *legunde* lui-même de l'espagnol du XIII[e] siè-

---

(1) Fr. MISTRAL, *op. cit., vol. cit.*, p. 979.

(2) E. THOMAS, *op. cit.*,p. 59. Cet auteur ne mentionne aucune forme de ce toponyme.

cle n'est pas complètement isolé, puisqu'il trouve un écho inattendu dans le *lyõda* de la Gruyère: il n'y a donc guère que *llanda* qui, bien qu'occupant un territoire assez vaste en catalan et en valencien, d'où il a pénétré jusqu'à Murcie et à Albacete, qui n'ait pas de correspondant quelque part ailleurs.

Affleurements, îlots éloignés souvent d'autres îlots identiques, qui ne sont susceptibles que de deux explications. Ou bien il s'agit de formations récentes, indépendantes les unes des autres; ou bien au contraire de vestiges d'un phénomène jadis plus étendu et surtout plus compact. Il n'est pas facile toujours, ni possible, de choisir entre ces deux hypothèses et de se prononcer en connaissance de cause. Allons-nous voir dans le romain *onde* < OMNE, forme qu'on retrouve en ancien ombrien en même temps que *ondomo* 'ognuno' (1), un autre cas de notre développement -MN- *-nd-*? Sans doute cette hypothèse pourrait-elle se prévaloir de ce que *colonda* aussi existe en ancien ombrien: mais qui nous dit que ce cas de *colonda* ne va pas précisément de pair avec *onde?* C'est donc avec raison, semble-t-il, que M. Rohlfs considère l'anconitain *colonda* comme faisant partie d'une série qui comprend entre autres *tondo* 'tonno', *céndere* (à côté de *cénnera*) 'cenere', et qui est due à une «Rückbildung» provoquée par le fait que nous nous trouvons dans un territoire où *nd* devient normalement *nn*, et que par conséquent le romain *onde* a sa place à côté de cas comme *avende* 'avvenne', *stando* 'stanno', *trovarando* 'troveranno' (2). Explication qu'il n'y a qu'à mieux formuler en précisant que ce n'est pas parce qu'on est dans une zone où *nd* est devenu *nn* que ce groupe *nn* a passé à *nd* — ce qui serait un non-sens—, mais que ces fausses régressions se produisent là où les deux aires *nd* > *nn* et *nd* > *nd* sont en contact, ce qui est justement le cas des alentours d'Ancône et de l'Ombrie en particulier, le domaine *nd* > *nn* occupant, selon Bertoni, presque toute la moitié sud de la péninsule, à partir des faubourgs méridionaux d'Ancône, d'Assise, de Todi et de Pitigliano (3), alors que

---

(1) A. SCHIAFFINI, *art. cit.*, p. 101.

(2) G. ROHLFS, *op. cit.*, vol. I, pp. 394-395.

(3) Voir la carte dressée par G. BERTONI, *Profilo linguistico d'Italia*. Modena, 1940, p. 57. Pour plus de précisions, cf. G. BERTONI, *Italia dialettale*.

le même phénomène, à Rome et aux environs, pourrait être dû à l'influence de l'italien littéraire. — Mais voici que le problème se complique pour la Toscane: «Auffällig — remarque M. Rohlfs immédiatement après — ist *nd* für *nn* am Nordrand der Toskana, wo *nn* nicht zu *nd* wird», et où l'on trouve, en plus du *colonda* de Gombitelli, un *benda* 'benna' à Montale et un *scranda* 'scranno' à Lucques (1). Sans doute les cas de *nn* > *nd* ne sont-ils pas complètement inconnus des dialectes de l'Italie septentrionale: toujours est-il que *benda* ne nous intéresse pas directement, et qu'on ne peut l'expliquer qu'en tenant compte des *benda*, *bẽda* < gaul. BENNA bien représentés en franco-provençal, dans diverses parties des cantons du Valais, de Vaud et de Fribourg, et jusque dans le Jura bernois et le territoire de Belfort (2). Quant à *scranda*, il s'explique sans nul doute par le croisement du longobard SKRANNA 'banc' et du *scando* que nous connaissons pour Gombitelli, croisement analogue à celui qui a donné en mantouan *skraña*, qui est un SKRANNA × SCAMNIUM (3): il corrobore par conséquent l'existence dans la région de Lucques, dans une zone qui, je le répète, est étrangère au phénomène *nn* > *nd*, de ce *scando* qui a ses correspondants ailleurs dans la Romania, tant à l'ouest qu'à l'est.

En d'autres termes, si les *colonda* d'Ancône et de l'Ombrie peuvent s'expliquer — mais ne doivent pas nécessairement l'être — par une «Rückbildung», celui de Gombitelli, et à plus forte raison

---

Milano, 1916, p. 144, et W. MEYER-LÜBKE, *Italienische Grammatik*. Leipzig, 1890, pp. 132-133.

(1) S. PIERI, *Fonetica del dialetto lucchese*, in *Archivio glottologico italiano* vol. XII (1890-1892), p. 120. Le même auteur, *Il dialetto di Gombitelli...*, in *Archivio...*, vol. XIII, p. 320, a recueilli également *škanda* 'scanno' dans cette localité.

(2) Voir le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, vol. II, pp. 331-332, et le *FEW*, vol. I, p. 329, note 3.

(3) W. MEYER-LÜBKE, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, édit. cit., p. 661, n.° 8009. M. E. GAMILLSCHEG, *Romania germanica*, in *Grundriss der germanischen Philologie* begründet von H. Paul. 11/2, vol. II. Berlin und Leipzig, 1935, p. 157, note que le domaine principal de *skranna* est formé de l'Emilie et de la Romagne et cite, comme dues à l'influence de *scamnium* sur *skranna*, les crémonais *scragna*, pavés. *scragna*, *scagna*. Il ajoute que notre forme lucquoise est inexpliquée.

les formes similaires du franco-provençal, de la France, de l'ancien dalmate, requièrent une autre solution, de plus vaste portée. M. Menéndez Pidal, sans doute, a voulu voir dans l'asturien *colondra* un *COLUMITA dérivé de COLUMEN (1): hypothèse rejetée par Ant. Thomas qui, rappelant le prov. mod. *couroundo*, anc. prov. *coronda* 'colonne, poteau, solive', suggère, assez timidement il est vrai, le grec *κορωνίς, ίδος* comme base, laquelle a pu être latinisée en *CORONIDA (2). Suggestion qui n'a à son tour pas trouvé grâce auprès de Schuchardt, qui a vu au contraire dans *colonda* le résultat d'un croisement de COLUMNA et de CYLINDRUS, d'où **colendro*, puis *colondra* et enfin *colonda*, «erneute Mischung mit *colonna*... oder... Rückwärtsbewegung gegen die Einschaltung von *r* nach *t* und *d* vor Auslautsvokal (3)». Mais si cette proposition a été acceptée — avec, du reste, un «wohl» qui paraît exprimer au moins quelque hésitation — par M. von Wartburg (4), elle a récemment été catégoriquement repoussée par M. Corominas qui, avec raison, observe qu'elle est indéfendable du fait que *cylindros* n'a pas de représentant populaire dans les langues romanes, d'une part, et que de l'autre «*colondra* es alteración poco extendida y reciente de *colonda* (5)», ce qui est un argument peut-être moins solide.

Impossible, au surplus, d'expliquer *colonda* tout seul, comme ont prétendu le faire tant d'auteurs de thèses sur des patois franco-provençaux, sans tenir compte ni de *scando*, ni de *legunde*, ni de *llanda*. Impossible de considérer *colonda* comme une forme refaite, alors que *colondes* est attesté en Suisse romande dès le début du XIII[e] siècle et que *colonda* a dû exister en ancien dalmate. C'est l'ensemble des formes réunies plus haut qu'il faut enserrer

(1) R. MENÉNDEZ PIDAL, *Etimologías españolas*, in *Romania*, vol. 29 (1900), p. 343.

(2) Ant. THOMAS, *Mélanges d'étymologie française*, I[e] série, 2[e] édit., in *Collection linguistique p. p. la Société de linguistique de Paris*, XXII. Paris, 1927, p. 74. Cette proposition se trouve déjà dans la première edition de cet ouvrage. Paris, 1902, p. 55.

(3) H. SCHUCHARDT, *Etymologische Probleme und Prinzipien, in Zeitschrift füi romanische Philologie*, vol. XXVI (1904), pp. 410-411.

(4) *FEW*, vol. II, p. 935.

(5) J. COROMINAS, *op. cit.*, vol. I, p. 906.

et expliquer, ce que seul jusqu'ici a tenté M. Corominas, qui n'a d'ailleurs pas tenu compte de l'extension de ces différents types dans la Romania. Mais la solution qu'il propose n'en est pas moins intéressante: il dit en effet que «la diferenciación MN > *md* (> *nd*) se explica en una voz semiculta, como resultado del esfuerzo para evitar que el grupo MN, ajeno al habla vulgar, se assimilara en *nn* o en *m* (1)». S'il est vrai qu'en latin le groupe MN s'est en principe maintenu, la langue vulgaire a par contre eu tendance à l'assimiler en *nn* d'une part, et d'autre part, mais plus rarement semble-t-il, en *mm* le plus souvent écrit *m*. Inutile de rappeler ici les témoignages de Quintilien et de Cicéron (2), ou les multiples graphies fournies par les inscriptions (3): qu'il me suffise de faire état des deux exemples de Salone (Dalmatie), *alonnus* (*CIL* III 2240) et *alumis* = alumnis (4) réunis récemment par M. Mihăescu, et qui témoignent de l'existence en un même endroit — mais pas nécessairement à la même époque — des deux tendances en question. Deux tendances qui se firent jour l'une et l'autre dans la Romania, puisque MN > *nn* est de règle en espagnol (qui distingue très nettement MN de M'N) et en italien littéraire (où le *i* de -'*min* s'est maintenu), tandis que MN > M(M) est caractéristique, ou plutôt paraît être caractéristique du français. «Paraît être», dis-je: car si les cas où M'N > *mm* y sont assez nombreux, ceux de MN sont plus que rares, puisque *colonne*, *automne* sont des mots à demi savants, et que les mots terminés en -MNU sont inutilisables, si bien que l'on ne peut faire état, en dehors de *dame* < DOMNA, que de formes exceptionnelles, comme l'*eschame* de l'anc. fr. qui ne peut représenter directement SCAMNUM, ou le toponyme *Entram-*

---

(1) J. Corominas, *op. cit.*, vol. I, p. cit.

(2) Voir antre eutres W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, 3e édit., Heidelberg, 1920, p. 167, § 152.

(3) Voir entre autres Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik*, 5e édit., p. p. M. Leumann et J. B. Hofmann, München, 1920, pp. 166-167, et en particulier H. Mihăescu, *Limba latină in provinciile dunărene ale imperiului roman*, in *Academia Republicii populare romîne. Comisia pentru studiul formării limbii şi poporului romîn*, III. Bucureşti, 1960, p. 104.

(4) *Vjesnik hrvatskoga archeologskoga društva*, vol. XLVII-XLVIII (1923-1925), p. 70.

mes (Mayenne), *Intramnae* dans les *Gesta Aldrici* du IXe siècle (1), où nous avons probablement affaire à un *AMNAS pour AMNES.

Mais il n'est pas dit que ces tendances, ces «lois phonétiques» eussent été, partout et toujours, d'une absolue rigidité: la réalité est et a été bien plus complexe et plus nuancée. Si, pour ne prendre que cet exemple, nous comparons les données fournies par l'*Atlas linguistique de la France* pour les termes *femme* et *semer* (2), qui pourtant ont tous deux des étymons avec -M'N-, que de divergences ne constatons-nous pas! Certes, pour ces deux mots, le territoire galloroman est divisé en deux zones principales: une septentrionale, au nord d'une ligne joignant approximativement Bordeaux aux Vosges, qui dit *fam* et *s(ə)mé* (mais déjà, dans la Côte-d'Or, la Saône-et-Loire, le Jura, il y a divergence, puisque si on y trouve encore *smè*, on y dit *fãn*, *fõn*); une méridionale — je laisse de côté la Gascogne et la Provence proprement dite — où, en face du type *fèna*, *fenna*, *fenno*, *fẽno*, on a presque partout *semena*, le type *senna*, *sẽna* n'apparaissant que dans deux aires aujourd'hui détachées, la première s'étendant de la Dordogne à la moitié occidentale de l'Allier, et la seconde englobant, en plus des départements mentionnés plus haut, la Loire, le Rhône, l'Ain, les deux Savoies, le Doubs et la Suisse romande.

Et, pour ce dernier domaine, on peut y constater des divergences analogues il y a plus de sept siècles déjà. Si actuellement DOMNA y aboutit à *dòna* 'mère de famille, maîtresse de maison', de même que FEMINA à *fèna*, nous y notons au moyen âge une série de cas particuliers, qui du reste ont persisté jusqu'à nos jours. Sans doute le développement -MN- > -*nn*- est-il attesté dès le XIIe siècle, puisqu'en 1228 le toponyme *Donatyre* (Vaud) < DOMNA THECLA était écrit *Donnatieri*, et que *Donneloye* (Vaud) < DOMNA EULALIA est transcrit *Donnaluj* en 1142, *Doneluj* en 1143, *Donnaluyz* en 1174, pour ne citer que ces formes (3): mais il est aussi vrai que SCAMNELLU

---

(1) H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2e édit., t. II, Paris, 1894, p. 184.

(2) J. GILLIÉRON et E. EDMONT, *Atlas linguistique de la France*, cartes n.° 548 (*ma femme*) et 1216 (*semer*).

(3) Voir P. AEBISCHER, *Sur les noms de lieu composés de* domnus *et d'un vocable hagiographique et singulièrement sur* Donneloye *et* Donatyre, in *Revue d'Histoire Suisse*, 16e année (1936), p. 60-65.

mesure agraire' apparaît comme *eschimellum* vers 1200, *eschimellus* en 1238 (1), de même qu'il est question en 1238 de «la *Dama* de Bor» et de «Humberto, filio a la *Dama* (2)» et que, comme nous le savons, le *Cartulaire de Notre-Dame de Lausanne* mentionne par deux fois un «Petrus des *Colundes*», personnage appelé aussi du reste «Petrus des *Columnes* (3)». Trois résultats différents, par conséquent, pour un même groupe consonnantique latin. S'il est vraisemblable que ce *dama* est postérieur au *donna* attesté par *Donnaluj*, il est plus malaisé de dater *colundes* par rapport à *columnes*: il y a toutefois de grosses chances pour que le premier soit plus ancien que le second.

En résumé, aujourd'hui comme au moyen âge, et au moyen âge comme en latin vulgaire, le groupe des mots en -MN- présentait deux talons d'Achille: parce que d'abord il était très peu nombreux, et qu'ensuite il était constitué d'éléments aisément influençables par une réaction savante ou par une mode extérieure. Réaction savante qui a provoqué *colonne*, *automne* en français, *columna* en espagnol, par exemple; mode française qui a introduit *dama* en franco-provençal, et a écarté sémantiquement le *dòna* antérieur. Réaction savante qui s'est manifestée par la tendance à marquer nettement la différence des deux nasales qui se suivaient (4), en usant d'une consonne intermédiaire qui était *b* si elle s'appuyait sur *m*, ou au contraire *d* si elle s'appuyait sur le *n* suivant. On a donc pu avoir ou bien **colomb.na*, d'où *coulombe* par réduction à zéro du *n*, dans une partie du domaine galloroman — Ant.

---

(1) *Cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Lausanne*, édit. cit., pp. 263, 345 et 677.

(2) *Op. cit.*, édit. cit., p. 728.

(3) *Op. cit.*, édit. cit., pp. 363 et 368.

(4) Cf. pour ce phénomène en latin, F. SOMMER, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*. Heidelberg, 1902, p. 240, § 129. H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus des Vulgärlateins*, vol. I. Leipzig, 1866, p. 149, ne mentionne, comme Sommer, que des exemples tirés de manuscrits de l'insertion de *p* entre *m* et *n*. S'il s'étonne que Ritschl, dans son édition de Plaute, ait fait état de graphies telles que *contempnus* ou *dampnum*, il ajoute que «mit mehr Recht wenigstens schreiben die Herausgeber des Prudentius: *alumpnus, columpna, dampnum, sompnus*». Il ne semble donc pas exclure que telle ait été la prononciation au IV[e] siècle de notre ère.

Thomas a remarqué non sans raison «que la forme vraiment populaire prise en français par le mot latin *columna* est *coulomme* ou *coulombe* (1)» —, ou bien **colom. dna* dans l'est et le sud en particulier de ce même domaine, ainsi qu'en Toscane et en ancien dalmate, cette forme ayant eu elle-même deux aboutissants possibles, *colondra*, avec dissimilation *n-n* > *n-r*, qui s'est conservé parfois et a même émigré vers l'Espagne, et *colonda*, plus fréquent, par disparition du second *n*. Réaction qui a touché naturellement les autres mots de la série.

Il n'est pas exclu du reste que ces tentatives de réaction n'aient pas eu lieu plus tard, en un temps où l'on en était déjà arrivé à *-mm-* ici, et là à *-nn-*: dans le premier cas, on aurait abouti à **colombma* > **colombna* > **colombra*, *colombe*, dans le second à **colondna* > *colondra*, *colonda*, *-e*.

*

Une dernière question se pose à nous: voir si le couple *Garonne-Gironde* s'insère dans le groupe *colonda*, *scando*, etc. dont nous venons de parler; voir si, en d'autres termes, les constatations que nous avons faites permettent, ou ne permettent pas, de donner la précédence à la base *Garunna* sur *Garumna*. Etant donné d'une part que jamais en terre d'oc on ne trouve de forme *Garonde*, alors que *colonda* y est après tout bien représenté, il semble préférable d'admettre qu'à l'origine de *Garonne* nous avons plutôt *Garunna* que *Garumna*, qui du reste, nous l'avons vu, est une graphie moins anciennement attestée. Mais, d'autre part, la forme française? Du Valais roman aux environs de Paris, l'hydronymie n'offre partout que *Gironde*, et jamais **Gironne*, **Géronne*. Sans doute Foerster avait-il imaginé une «loi phonétique» française selon laquelle -NN- aboutissait à *-nd-* (2): mais Jud lui a justement objecté que les bases utilisées étaient bien fragiles puisque, en dehors de *columna*, il n'avait pu tabler que sur les cas

---

(1) Ant. THOMAS, *Essais de philologie française*. Paris, 1897, p. 275.

(2) W. FOERSTER, *Französische Etymologien*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, vol. XXII (1898), p. 265; le même, *Nachträge zum* bibelot - *Aufsatz*, dans le même volume de la même revue, p. 510.

d'*Aronde* < *Oronna* et de *Gironde* < *Garumna*, cas à propos duquel le savant zurichois observait lui aussi que «wir wissen ja heute noch nicht, ob die Form *Garonna* oder *Garumna* als die älteste betrachtet werden muss (1)», si bien qu'après s'être demandé «ob auf einem solch unsicheren Material überhaupt ein romanischer Lautwandel von *nd* < *nn* nachweisbar ist», il finissait par conclure que «wir dürfen ruhig die Ansicht aussprechen, dass *-nn-* in Frankreich keiner Neigung zu *-nd-* verdächtig ist». Partant d'autre part de la constatation déjà faite par Thurneysen (2) que le mot AREPENNIS attesté par Columelle se retrouvait dans le fr. *arpent*, mais que l'anc. esp. *arapende* postulait un *arependis*, et rapprochant de ce fait le passage du gaulois TALO-PENNO au franco-provençal *talapent*, fr. de l'est *talvande*, Jud s'est demandé si l'on ne pouvait pas penser ici à une «innerhalb des gallischen Frankreichs vollzogenen dialektalen Entwickelung von *-nn-* > *-nd-*», cela d'autant plus, ajoute-t-il, qu'à côté du gaulois *Icoranna* on a *Ingrande*, *Yvrande*, et que BENNA 'panier' apparaît en franco-provençal sous la forme *bẽda*. On peut se demander, ici encore, si ces données ne sont pas trop fragmentaires pour qu'on en puisse conclure à des variations phonétiques dialectales, d'autant plus qu'à la base du type *Icoranna* on paraît aujourd'hui reconnaître, comme dans *Ingrande*, un *EQUARANDA, *EQUORANDA (3), et que le féminin *talvande* de Clairvaux est parfaitement isolé au milieu de toutes les formes apparentées qu'énumère Jud dans les pages qu'il a consacrées à ce mot (4).

Plus récemment, M. J. U. Hubschmied a retourné la proposition de Jud, du reste, en admettant que «*-nd-* im Spätgallischen (wie im Irischen und im Brittanischen) zu *-nn-* wurde (**bundon-* > **bunnon-*)», ce que montrent «die zahlreichen Beispiele, wo vermeintlich korrekteres, feineres *-nd-* an Stelle von älteren *-nn-* durchdrang: *Garunna*, **Gerunna*>frz. *Gironde*: **Belenas* 'les Dames

---

(1) J. JUD, compte rendu de G. DOTTIN, *La langue gauloise*, in *Archivum romanicum*, vol. VI (1922), p. 191, note 2.

(2) R. THURNEYSEN, *Keltoromanisches*, Halle a. S., 1894, p. 32.

(3) A. DAUZAT, *op. cit.*, pp. 122-125.

(4) J. JUD, *Mots d'origine gauloise*? in *Romania*, vol. XLVII (1921), pp. 488 sqq.

Blanches' > **Belénnās* > Bois des *Balandes*, Wald in Waadtländer Jura; *benna* wallis. *bẽda*..., u.s.w. (1)»: et cette opinion a été récemment acceptée par M. Corominas (2). Je m'y rallierais moi aussi volontiers, jusqu'à plus ample informé, et verrais par conséquent dans *Gironde* une finale *-nda*, forme archaïsante d'un *-nna* plus récent. Mais, en ce qui concerne le radical, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'admettre un *GERUNDA plutôt qu'un *GARUNDA simplement. Car un gentilice CARIUS ou CARRIUS a donné *Chiré* (Vienne), *Chirac* (Saône-et-Loire), *Chiré* (Deux--Sèvres), *Chiry* (Nièvre, Oise), à côté de *Chierry* (Aisne), *Charré* (Maine-et-Loire, Sarthe), *Cherey* (Haute-Marne), *Chéry* (Aisne, Cher, Loir-et-Cher, Yonne) (3), de même que GABRUS est à la base de *Givry* (Aisne, Ardennes, Cher, Marne, Nièvre, Saône-et--Loire, Yonne), *Givray* (Aisne, Indre-et-Loire), *Givria* (Jura) comme de *Gevry* (Jura) et de *Gevrey* (Côte-d'Or) (4).

Le problème *Garonne-Gironde* s'éclaircirait ainsi au moins jusqu'à un certain point. On pourrait admettre, toujours jusqu'à plus ample informé, que *Garunna* serait une forme relativement récente d'un **Garunda* plus ancien, et que la graphie *Garumna* serait une fausse «Rückbildung» de *Garunna*, fabriquée à une époque où les lettrés étaient conscients qu'en latin un *-nn-* vulgaire avait pris la place d'un *-mn-* antérieur. On pourrait admettre d'autre part, pour la moitié nord de la Gaule, que **Garunda* s'y était maintenu comme un archaïsme, quitte plus tard, naturellement, à avoir sa syllabe initiale modifiée selon les lois phonétiques locales. Il s'ensuivrait que *Garunna* n'appartiendrait pas à la série qui a retenu notre attention: ce que corroborerait le fait que les quelques toponymes terminés en *-nna* énumérés par d'Arbois de Jubainville — liste qu'il faudrait d'ailleurs examiner à la loupe: ce qui n'a pour nous plus aucun intérêt — ont toujours abouti à *-nne*, puisque, si tant est que *Rodumna* est attesté à l'époque

(1) J. U. HUBSCHMIED, *Sprachliche Zeuge für das späte Aussterben des Gallischen*, in *Vox Romanica*, vol. III (1938), p. 58, note 4.

(2) J. COROMINAS, *op. cit.*, vol. I, p. 165.

(3) W. KASPERS, *Etymologische Untersuchungen über die mit* -ācum, -ānum, -ascum *und* -uscum *gebildeten nordfranzösischen Ortsnamen*. Halle a. S., 1918, p. 249.

(4) W. KASPERS, *op. cit.*, p. 253.

romaine, il a donné *Roanne*, qu'*Alomna*, forme attestée vers l'an mille, est devenu *Alonne* (Vienne), que le *Lastemna* du IXe siècle chez Flodoard correspond sans doute à l'actuel *Létanne* (Ardenne), et qu'enfin le *Vultumna* de l'époque carolingienne était le nom de la *Boutonne*, affluent de la Charente (1). On peut au surplus se demander si, dans ces formes anciennes comme dans *Garumna*, nous ne sommes pas en présence tout simplement d'un enjolivement savant de la finale *-nna*, et si par conséquent *Rodumna*, *Alomna* et les autres ne seraient rien d'autre que des leurres graphiques, que de ces êtres imaginaires que Gilliéron appelait pittoresquement des «nénuphars du Sahara».

Avouerai-je cependant qu'avec l'hypothèse de M. J. U. Hubschmied, tout n'est que trop bien expliqué? Confesserai-je que cette unanimité de formes archaïsantes *Gironde* dans la moitié septentrionale de la France me surprend et me gêne, et que j'eusse préféré y voir mêlées au moins une ou deux **Gironne* ou **Géronne?* N'empêche qu'on voit la complexité du phénomène que nous avons étudié. Si *Gironde* n'a pas pris part au développement -MN- > *-nd-*, celui-ci n'a pas moins existé, et a touché, plus ou moins, *columna* et *scamnum*, *lamna* pour *lamina*, *domna* pour *domina*, chacune de ces formes ayant eu sa propre destinée, occupant sa zone particulière, plus ou moins étendue: zones qui ne se superposent guère qu'en Suisse romande, où du reste la présence de *lamna* est assez problématique. Les cas de l'ancien espagnol *legunde* et du gruyérien *lyõda* sont déjà plus récents, puisqu'ils supposent un LEGUMINE > **legumne*; plus récents encore sont, sinon les *colonda* et *scando* des Marches et de l'Ombrie, du moins le *onde* < *omne* du Latium et la forme latinisée *alundus* 'alunno' de Velletri (2). Un phénomène phonétique, même s'il se présente à nos yeux sous un aspect extérieur unique, uniforme, peut être le résultat de tendances très diverses, qui se sont manifestées à des époques plus ou moins éloignées les unes des autres.

Lausanne.

Paul AEBISCHER

---

(1) H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *op. cit.*, vol. cit., pp. 183-185.
(2) G. CROCIONI, *art. cit.*, p. 44.

RÉSUMÉ

Partant des doubles formes *Garonne* et *Gironde*, et des graphies anciennes *Garumna* et *Garunna*, l'auteur s'attache à rechercher les traces de noms où un -MN- latin a abouti à *-nd-*, ce qui est le cas de COLUMNA > *colonde*, SCAMNUM > *scando*, LAMINA > *llanda*, LEGUMINE > *legunde*, VICE DOMINA > *vidonda*, formes dont il essaie de fixer l'aire, très variable pour chacune d'elles. Il en conclut qu'en ce qui concerne le développement en question, il ne peut s'agir d'une "loi phonétique", mais d'une simple tendance, qui s'est manifestée dans diverses régions et à des époques diverses, et qui est due sans doute au besoin ressenti de marquer nettement la différence entre les deux nasales du groupe -MN-, un type *colonde* supposant un *colom. dna* par exemple.